
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. Rémy de Gourmont : *L'idéalisme*.
2. Pierre Quillard : *L'anarchie par la littérature*.
3. Edmond Cousturier : *Curiosités mécénianennes*.
4. H. de Régnier : *Le combat dans la forêt*.
5. F. Vielé-Griffin : *Autobiographie de Walt Whitman*.
6. Bernard Lazare : *Des critiques et de la critique*.
7. — *Les livres*.
8. Notes et Notules.

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Avril 1892

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs.

Adresser toutes les communications

à **M. BERNARD LAZARE**, *Directeur*
12, Passage Nollet

Il est tiré quelques collections sur Hollande en souscription à vingt francs l'an.

Pour paraître :

A MOI !

PAR

PAUL ADAM

AUTEUR DE :

*Etre — En décor — L'essence de Soleil — Chair molle
— Soi — La Glèbe — Robe Rouge — Le Vice filial.*

En préparation : DIEU.

L'IDÉALISME

Ce mot traîne dans les journaux : des gens aussi vains que M. Delpit se permettent de l'écrire, croyant le comprendre ; les néo-chrétiens en font usage avec l'aplomb de l'apprenti sorcier de Gœthe ; M. de Vogué chevauche ce manche à balai, — et de ce balai M. Desjardins balaie la sacristie ; c'est le mot à tout faire. Pour ces simplistes, un peu bornés, l'idéalisme est le contraire du naturalisme, — et voilà ; cela signifie la romance, les étoiles, le progrès, les chevaux de fiacre, les phares, l'amour, les montagnes, le peuple, toute la farce sentimentale dont on truffe entre gens du monde, les petits pains fourrés du thé de cinq heures.

Autrement, ces sots s'imaginent qu'idéalisme est synonyme de spiritualisme et qu'un tel vocable relève de la judicature de M. Simon et de M. Déroulède ; qu'il clame une doctrine morale et consolatoire ; que les familles y puisent quelque vigueur à procréer ; les conscrits, de l'enthousiasme ; les pauvres, de la résignation.

Mais non, --- et il importe de cartonner à cette page le dictionnaire des lieux communs : l'idéalisme est une doctrine immorale et désespérante ; anti-sociale et anti-humaine, — et pour cela l'idéalisme est une doctrine très recommandable, en un temps où il s'agit non de conserver, mais de détruire.

En voici le sommaire.

Schopenhauer résume ainsi les principes de l'idéalisme posés par Kant : « Le plus grand service que Kant ait

rendu, c'est sa distinction entre le phénomène et la chose en soi, entre ce qui paraît et ce qui est : il a montré qu'entre la chose et nous il y a toujours l'intelligence, et que par conséquent elle ne peut jamais être connue de nous telle qu'elle est. » Théoricien de l'idéalisme, Kant n'en est pas le trouvezur; Platon fut rigoureusement idéaliste; saint Denys l'Aréopagite proféra : « Nous ne connaissons pas Dieu tel qu'il est et Dieu ne nous connaît pas tels que nous sommes »; enfin les réalistes du moyen âge professaient, eux aussi, la douloureuse relativité de toute connaissance, que toute notion n'est que d'apparence, que la vraie réalité est insaisissable pour les sens comme pour l'entendement.

Les conséquences logiques de ces aphorismes sont nettes : on ne connaît que sa propre intelligence, que soi, seule réalité, le monde spécial et unique que le moi détient, véhicule, déforme, exténué, recrée selon sa personnelle activité ; rien ne se meut en dehors du sujet connaissant ; tout ce que je pense est réel : la seule réalité, c'est la pensée.

La relativité de l'extérieur étant bien établie, nul besoin, théoriquement, pour le moi, de se mêler à de problématiques contingences ; il se suffit à lui-même, et il le faut, puisqu'il est isolé de ses semblables autant que deux planètes du système solaire. Convaincu que tout est transitoire, hormis sa pensée, qui est éternelle (en ce sens qu'elle capte l'éternité, comme un œil capte la lumière) ; convaincu qu'il est seul et impénétrablement seul, comme une molécule douée seulement d'un pouvoir de cohésion ; convaincu enfin que tout est parfaitement illusoire, puisque dans sa course à la connaissance, ce colin-maillard, il n'emprisonne jamais que son pérennel et fastidieux moi ; bien assuré qu'il ne peut sortir de l'état égoïste que pour retomber dans l'état per-égoïste, — l'idéaliste se désintéresse de toutes les relativités telles que la morale, la patrie, la sociabilité, les traditions, la famille, la procréation, ces notions reléguées dans le domaine pratique.

Un individu est un monde; cent individus font cent mondes, et les uns aussi légitimes que les autres : l'idéal-

liste ne saurait donc admettre qu'un seul type de gouvernement, l'anarchie; mais s'il pousse un peu plus avant l'analyse de sa théorie il admettra encore, avec la même logique (et avec plus de complaisance) la domination de tous par quelques-uns, ce qui, d'après l'identité des contraires, est spéculativement homologue et pratiquement équivalent.

L'idéalisme pessimiste de Schopenhauer aboutissait au despotisme; l'idéalisme optimiste de Hégel se résout dans l'anarchie: il suffit d'évoquer la méthode des différenciations pour donner raison à Schopenhauer.

Tous les hommes, par cela seul que leur cerveau fonctionne, se représentent un monde; mais peu d'hommes se représentent un monde original. Considéré comme une entité, l'ensemble des cerveaux humains est pareil à un four à porcelaine d'où sortent successivement des millions de pièces identiques et banales; une sur un million apparaît bizarrement craquelée, roussie, fumée, rayée d'étranges dessins imprévus et fous, gondolée, creusée, soufflée, déformée, *ratée* (1): cette pièce de porcelaine, c'est la représentation du monde conçue par les esprits supérieurs, par les génies. C'est, en somme, pour cette pièce unique que le four chauffe et il importe peu que toutes les autres soient anéanties, si celle-là demeure.

Mêlé à la vie active (qu'il dédaigne, peut-être par inaptitude) l'idéaliste jugerait des hommes comme de ces pièces de porcelaine; il les mettrait à leurs vraies places: les supérieurs en haut, les inférieurs en bas, — « le peuple étant fait pour obéir aux lois et non pour dicter des lois (2) ».

(La théorie anarchiste emporte à peu près les mêmes conséquences: en l'absence de toutes lois, l'ascendant des hommes supérieurs serait la seule loi et leur juste despotisme incontesté.)

En conclusion, ou bien l'idéalisme engage au désintéressement absolu de la vie sociale; ou bien, s'il condamne

(1) *Pièces ratées*. — Villiers de l'Isle-Adam, le lendemain de sa mort, fut qualifié de *raté* par M. Fouquier et quelques autres reporters.

(2) Schopenhauer.

cend à la pratique, il conclut à des formes de gouvernement que tous les esprits sains et nourris de doctrines prudentes n'hésiteront pas à qualifier d'immorales, de subversives, d'incompatibles avec nos mœurs démocratiques, — et ces formes sont : l'anarchie, pour que l'influence intellectuelle soit exercée par ceux qui sont nés pour cette fonction ; le despotisme, pour qu'il pourvoie les imbéciles de bonnes muselières, car, sans intelligence, l'homme mord.

La vie sociale étant écartée, il reste un domaine où il semble que l'idéalisme pourrait régner sans nuire au développement de la mufflerie démagogique, l'art. Mais, parler de l'art, à cette heure, serait une ironie par trop cruelle : jadis, il fut libre ; ensuite, il fut protégé ; aujourd'hui, il est toléré ; demain, il sera interdit. Pratiquons-le encore, mais en secret ; en des catacombes, comme les premiers chrétiens, comme les derniers païens.

REMY DE GOURMONT.

L'ANARCHIE PAR LA LITTÉRATURE

Dans leurs mandements de mauvaises parades foraines, quelques scribes inférieurs qui se consacrèrent entre eux prêtres de la pensée, prêchent le culte de l'*action* et exorcisent un démon femelle appelé *littérature* : pour édifier par l'exemple, ils se gardent de montrer aucun talent et manifestent avec piété la plus persévérente reconciation à l'intelligence. Ils combinent le catéchisme de J.-B. Say. livre de chevet de M. Joseph Reinach (1), avec la recoupe de Tolstoï et quelques cantiques de l'Armée du Salut, et au lieu du Paraclet, que nous attendons tous plus ou moins, annoncent en somme le règne de la sottise. Ce sont des prophètes à rebours ; il y a fort longtemps que l'avènement de leur idole a eu lieu et elle détient le pouvoir sous le nom de « bourgeoisie » ou mieux de « classes dirigeantes » et de « gens éclairés ».

Mais ils essaient de tromper leur monde en affublant de défroques insolites les vieilles et dangereuses niaiseries que l'on commence à poursuivre d'une haine inquiétante ; malhonnête procédé, analogue à la supercherie des passe-volants engagés autrefois les jours de revue par les officiers malversateurs, pour compléter fictivement des compagnies insuffisantes. Ces êtres sournois et mal intentionnés se réjouissent, je pense, parce que l'on détruit à Montmartre, pour y installer une annexe du Sacré-Cœur, le mur où certaines personnes appartenant au monde militaire furent autrefois fusillées : ils espèrent échapper au châtiment qu'ils méritent à cause qu'ils ont outrepassé in-

(1) Cf. l'*Echo de Paris* du 25 mars 1892.

solemment la licence de mal écrire. Mais cependant n'y a-t-il pas, à Paris et ailleurs, d'autres murs ?

Les ennemis de l'art, à défaut de génie ou même de sincérité, sont doués par la nature d'un instinct presque infaillible ; ils flairent que le seul fait de mettre au jour une belle œuvre, dans la pleine souveraineté de son esprit, constitue un acte de révolte et nie toutes fictions sociales ; et comme ils tiennent à prolonger autant que possible l'existence d'un état de choses qui leur agrée, leur attitude n'est pas surprenante. Mais parmi les formidables hérauts des antiques races opprimées, qui clament la justice prochaine et la destruction des tyrannies plus que séculaires, quelques-uns témoignent à l'égard des lettres une méfiance sans doute irraisonnée et s'entêtent à considérer les philosophes et les poètes comme des idéologues plutôt nuisibles et de vains joueurs de flûte. Il me semble bien qu'ils ont tort et que la bonne littérature est une forme éminente de la propagande par le fait.

Et que l'on ne se méprenne point : je ne prétends pas opposer ici, selon une assez ridicule tradition, les « ouvriers de plume » aux travailleurs de la mine, de la glèbe ou de l'atelier, ni demander au moins des circonstances atténuantes en faveur de ceux qui combattent directement, par le drame, le roman, la polémique économique et sociale contre l'ordre établi : il va de soi qu'un livre comme *Sébastien Roch* et comme l'*Abbé Jules* contribue d'une manière apparente et indubitable à ruiner la superstition de la loi, du sacerdoce, de la patrie, de la famille et de la propriété. De même quand saint Ambroise écrit : « C'était un riche aussi qui fit apporter à sa table la tête du prophète pauvre : il n'avait point trouvé pour la danseuse d'autre salaire que d'ordonner la mort d'un pauvre », l'ironie terrible vole à travers les siècles et va frapper aujourd'hui, demain, toujours les tétrarques, les pharisiens, les marchands d'or.

Non, ce serait tricher que de mettre en usage des arguments aussi grossiers et toute œuvre, fulminât-elle l'anathème contre les jours futurs, qui atteste quelque grandeur

(1) *Liber de Nabuthe Jezraelitha*, cap. v.

et quelque noblesse, uniquement parce qu'elle existe, détruit, quand on les confronte avec elle, les médiocres mensonges par où subsiste l'autorité des gouvernements. Il n'y a pas d'affirmation de la liberté individuelle plus héroïque que celle-ci : créer en vue de l'éternité, au mépris de toute réticence et de tout sacrifice aux préoccupations des contingences transitoires, une forme nouvelle de la beauté. L'apparition de cette merveille, éclosé aux terres vierges de l'Absolu, oblige ceux qui la contemplent à se détourner avec dégoût des basses hiérarchies qu'ils révéraient jadis par quelque servilité héréditaire ; et pour une heure, ou pour jamais, la vilenie et l'abjection des fantoches dominateurs se révèlent à eux, brusquement offensées par l'épanouissement d'une telle fleur.

Ainsi, consciemment ou non — mais qu'importe ? — qui-conque communique à ses frères de souffrance la splendeur secrète de son rêve agit sur la société ambiante à la manière d'un dissolvant, et de tous ceux qui le comprennent fait, souvent à leur insu, des outlaws et des révoltés.

Il faut avouer que l'explosion de quelques bombes de dynamite frappe de terreur les esprits vulgaires. Mais cet affollement de surprise dure peu, juste le temps de fournir prétexte aux représailles de la police et de la magistrature ; outre que les âmes sentimentales sont, non sans quelque légitimité, affligées par le meurtre inutile, et toujours à craindre, d'enfants ou de pauvres diables étrangers à la classe des oppresseurs. Puis on consolide les maisons ébranlées, on les illumine de vitres neuves et bientôt le souvenir de ce fracas inattendu s'efface des âmes rassurées. Au contraire la puissance destructrice d'un poème ne se disperse pas d'un seul coup : elle est permanente et sa déflagration certaine et continue ; et Shakespeare ou Eschyle préparent aussi infailliblement que les plus hardis compagnons arnachistes l'écroulement du vieux monde.

PIERRE QUILLARD.

Curiosités Mécénienes

L'Art certainement en est arrivé à son degré le plus bas d'intimité avec vous.

WISTHLER
(trad. MALLARMÉ)

Le traditionnel surnom de Mécène qui convenait assez bien pour qualifier les protecteurs d'Art que furent, si l'on veut des noms, les Conti, les Bignon, les Julienne, les Caylus, etc..., se prononce rarement à propos de contemporains sans une accentuation filtrant l'ironie ou l'hyperbole, et rien ne semble plus justifié. Jadis le *mécénat* était un luxe de seigneur puissant, désinvolte et magnifique; à l'heure présente, devenu l'apanage des évincés de la politique, des membres honoraires de la galanterie, des retraités de l'armée ou autres corporations, on peut le classer malgré son faux-semblant et l'opinion reçue, parmi les professions fort lucratives et non patentées.

L'inclination supérieure qu'on nomme Amour du Beau est fort atténuée chez le Mécène moderne, dont la vertu professionnelle s'amalgame plus volontiers d'orgueil, d'avarice, de prodigalité, d'hypocrisie, de vanité, d'envie et d'ignorance, aussi le mécénat s'exerce-t-il uniquement sur les Arts dits plastiques, un meilleur creuset pour cette fusion d'appétits. Voici pourquoi l'amateur d'Art qui affranchirait de la vie nomade un poète, ou l'éditerait à ses

frais, qui aménagerait une salle de concerts et pensionnerait des exécutants pour jouer tel musicien n'ayant en guise de bâton d'orchestre que le seul rouleau de ses œuvres est rare comme la crainte des richesses, comme la satiéte de l'or.

Les rythmes d'un sonnet ou d'une symphonie se déroulent en magie d'étincelles qui meurent de leur épanouissement, et de façon si preste, qu'elles ne valent que dans leur continuité et ne s'édifient que dans le souvenir. Consacrer une fortune pour mêler de l'impondérable et du rêve à l'existence, cela semble une folie en vérité trop contradictoire avec l'idée de possession qui préside impérieusement aux volitions de l'homme riche et le sèvre à jamais des bonheurs intellectuels. Aussi les Arts du dessin qui d'ailleurs parlent une langue que tout le monde croit comprendre sont-ils plus goûtés. La peinture principalement, la peinture devient pour le Mécène un succédané de la valeur de portefeuille, mais moins banale et susceptible de fluctuations ascendantes plus probables; en outre, les tableaux sont des objets mobilierset décoratifs, accessoires indispensables aux tentures d'un intérieur cossu et peu encombrants, puisqu'ils se suspendent; le richard en vend et en achète avec ostentation, il montre sa galerie non sans orgueil, presque l'orgueil de la paternité; il sert à qui visite ses toiles tout un glossaire de termes techniques ramassés sous des talons d'experts; puis tel tableau se rehausse d'une longue histoire, tel autre, œuvre de transition entre les deux manières du peintre, vaut son prix par sa rareté, le Mécène en a refusé vingt mille francs; celui-là ira au Louvre, celui-ci vaut une paire d'alezans dorés...

* * *

Par intérêt et par vanité, le Mécène du peintre se passera de l'intermédiaire du marchand de tableaux et fréquentera les artistes sur les toiles desquels il flaire la hausse; son enthousiasme n'a point d'autre origine, et son goût, pour une école, ne pèse pas plus devant des considérations esthétiques que son mépris pour une autre.

La première visite du protecteur d'art chez un peintre, fournirait à un vaudevilliste le motif d'une admirable scène à faire. En cette circonstance, le Mécène doit regretter de ne pouvoir s'offrir sous les apparences polychromes d'un élégant bouquet de fleurs pour anticiper un bon accueil, aussi, à défaut d'un expédient tel ou similaire, néglige-t-il de mettre une sourdine à l'or qui emplit ses poches, ne doutant pas qu'une première affaire doive être désastreuse. Puis, comme en pareil milieu un marché ne s'engage jamais sans préambule, le Mécène entame sur l'art une profession de foi, monte passionnément à l'échelle des opinions qui lui semblent unanimement consenties, quitte à en descendre aussitôt un à un les échelons au gré de son hôte, avec un souple génie de la mimique du renoncement, de l'euphémisme et de la réticence qui le conduisent à des avis tout contradictoires, c'est le prestige de l'hypocrisie : Polonius survécu à l'épée d'Hamlet.

D'ailleurs, là ne s'arrête pas la marche des frais généraux. Après la première visite et la première négociation, le Mécène qui a entrepris un artiste, met en jeu, vis-à-vis de son protégé, les expédients qui triomphent même des gens d'affaires. Ce sont les sûrs appâts des dîners, fêtes et gracieusetés au prix desquels il devient un ami et se targue de cette qualité pour recevoir chez soi l'Art après le peintre, — par l'escalier de service. On a commencé par le débours de la forte somme, on finit par le prix d'ami ou l'obtention gratuite et le « doit et avoir » se résout par un bel actif à « l'Hôtel » ou chez le marchand de tableaux. A qui le tour ?

* * *

L'ignorance verbeuse du Mécène moderne qui grossit chaque jour le sottisiana des peuples est le meilleur critérium du mépris imbécile dont celui-ci enveloppe toute œuvre artistique qui ne représente pas une valeur marchande ; il est inutile, au nom même de l'Art, d'en avoir cure, et mieux vaut répondre à l'allégation de « nourricier des Artistes » qu'on pourrait objecter en faveur du riche collectionneur, dire qu'elle ne se soutient pas : l'amateur de peinture n'échange un morceau de pain que contre du gâ-

teau, ou ce qu'il choisit pour tel; s'il lui arrive de se tromper, le voici en butte à la risée de ses confrères qui savent restituer en persiflage ce qu'à l'occasion ils ont dévoré en jalouse.

C'est pourquoi la distinction traditionnelle qu'on accordait au surnom de Mécène est de nos jours parfaitement rompue, encore que le mot ait survécu à la chose.

EDMOND COUSTURIER.

LE COMBAT DANS LA FORÊT

À BERNARD LAZARE

Il est, dans la mémoire des siècles, d'involontaires victimes d'un destin implacable dont l'aventure semble porter en elle la preuve d'une secrète Loi perpétuée à travers les larmes des yeux et l'incohérence des cœurs, car, hélas ! les Etres que l'amour a assignés l'un à l'autre pour leur réciproque bonheur l'aliènent par une sorte d'incompatibilité occulte, une force d'hostilité qui se révèle en eux comme une présence surnaturelle, maligne et interne ; et, c'est alors que l'inconscience de cet enchantement les voue à se méconnaître et à souffrir de leur joie dégénérée. Le même prestige de malice les isole l'un de l'autre. Ensemble ils subissent d'imaginaires absences plus douloureuses que la Mort, et, face à face, ils sont comme des étrangers ; mais aussi, si, à travers la Vie et l'Ombre insidieuse où un Génie ou une Fée, par quelque artifice de leur astuce, semblent les avoir perdus comme dans une obscure forêt, ils se rejoignent et se reconnaissent sous les masques d'illusion

qui les ont défigurés, quelle joie profonde à se retrouver hors du sortilège évanoui, à se retrouver fût-ce pour se meurtrir encore et en mourir !

I

En un lieu d'arbres et de fleurs, près d'une Mer qui n'était point tentatrice de leur mélancolie car ils ignoraient toutes choses qui, du rêve ou du désir d'un seul instant, deviennent l'irrémédiable tourment des âmes qui les ont songées, placés là par un Génie et une Fée oublioux de l'antique conflit qui sépare leurs races divines d'une inimitié natale, deux Enfants y grandirent leur beauté d'Ephèbe et de Vierge.

Toutes les merveilleuses douceurs de ce jardin enchanté passèrent en eux, et, on eût dit que d'avides innocences de regards et d'extase transportassent en leur âme une perfection équivalente aux terrestres splendeurs parmi lesquelles ils vivaient. Tant d'oiseaux chantaient dans le vent de la Mer qu'il s'en était apaisé et il y eût au ciel des signes de bonheur éternel.

La quiétude des nuits était plus que du silence et les Parrains avaient disparu, laissant seule la double et pacifique enfance grandir sans savoir qu'à une heure fatale les Dispensateurs célestes de son sort reviendraient obéir à la délégation d'adversité qu'ils représentaient. Car il faudrait que des mains mystérieuses aveuglent ces yeux et mettent entre ce bonheur le signe qui pervertit les destinées.

Un soir d'années vécues parmi les fleurs et qu'ils ne dormaient pas, leurs bouches scellèrent l'emprise des Amants, un soir qu'un astre brûlait au fond du ciel.

Leur sort, aussitôt cessa d'être unanime. Un double rapt ailé les déroba à l'amour, et les Perturbateurs inexorables intervinrent pour leur œuvre rivale, tandis que, dans la nuit chaude de l'activité des sèves, une forêt imprévue crût sur le terrain de tant de félicité, le long de la mer, sous les étoiles, inextricable et pleine de troncs où semblaient se tordre dans l'écorce des formes douloureuses et des apparences nocturnes.

II

En proie à la divergence de l'exil ils ne pouvaient rien contre la double force qui les opprimait. De froides cuirasses d'un fer niellé de toutes les fleurs stériles des prairies souterraines couvrirent leurs poitrines.

La voix frêle de la jeune fille se grossit de la sonorité du casque et la voix forte de l'éphèbe s'étouffa sous la matité de la visière d'airain. Le glaive, la lance, l'armure leur attribuèrent, d'accord avec l'occulte puissance qui les maîtrisait, pour la douloureuse aventure de leur destin, les apparences guerrières d'un Amadis et d'une Marphise, et tous deux partirent, guidés par leurs Arbitres despotiques, chacun à une orée de la forêt, s'aimer d'un amour misérable et privé, à travers les terres, les monts, les chemins, les villes, à travers eux-mêmes !

III

Vers les mystérieuses querelles des armes ils allaient par des routes diverses.

Lui chevaucha d'abord de mornes landes pierreuses prolongées sous le ciel vide en des silences transpercés d'oiseaux criards dans le vent qui, d'une aile immense, parcourait la nudité muette des vastes plaines.

Son ombre sous le soleil ou sous la lune le précédait comme un fantôme déjà las qui se coucherait toujours pour dormir et qu'éveillait le pas du cheval qui, de lui-même, vers le soir, s'arrêtait pour manger la mousse des rochers humides de sources minces jaillies de l'entaille de la pierre en claires et patientes larmes.

Son armure déjà ternie était fruste de poussière, et il passait, lueur sourde, sur l'obscurité du sol et parmi la ténèbre nocturne.

Elle ! marcha, longtemps, à travers des marais où croupissait l'eau extravasée de la mer ; le sel de cette stagnante amertume cristallisait aux rives paludéennes une poudre adamantine ; l'herbe était amère comme le pain du pauvre, et les arbres si grêles que le souffle du vent les ployait comme des roseaux ; et ces humides salines se déssé-

chaient, raréfiant une eau mortelle aux mirages d'étoiles tombés s'y éteindre.

C'est ainsi qu'ils allaient parmi la tristesse des abandons.

Un soir, le hasard ou une incurie de leurs destins ennemis faillit les réunir.

C'était au bord d'un lac, sourdant sur le plateau d'une montagne ardue, un lac ! tristesse de toutes les larmes des sources des landes et de l'infiltration des marécages, et, sous le crépuscule, figée en taie opaque d'œil qui a trop pleuré.

Face à face, ils se tenaient à l'opposite des rives et l'ombre était entre eux et ils reconnaissent l'astre qui avait brûlé sur leurs baisers, mais cette apparition du ciel de jadis en l'onde terne était si morne qu'ils tournèrent leurs chevaux et sans s'être vus s'enfuirent dans la Nuit.

Ils connurent dès lors toute l'abondante angoisse d'errer seuls par des paysages si tristes qu'ils étaient désertés des oiseaux et où les lions baillaient en y hurlant leur faim, les sables nus où l'empreinte des pas semble s'emplir de sang quand le soleil occidental verse sa pourpre sur la solitude, toutes les soifs des midis, et les terreurs des âmes au crépuscule, parmi l'ombre, les défilés d'abruptes roches, les gorges que comble le flot de torrents d'une eau si froide aux pieds qui s'y trempent qu'elle glace le front et gèle la pensée, d'autres désséchés et qui roulement encore un silencieux tumulte de pierres !

L'ombre des montagnes pesa de tout son poids sur leur âme.

Parfois ils découvraient des vallées exubérantes de grasses verdures où les sources fumaient comme des haleines, parmi des fleurs plus fraîches que des chairs d'enfant : délices d'ombres et de calmes, évanouies en souvenirs de songes !

Et si, dans leur errance aveugle, ils suivaient les mêmes chemins, c'était quand la pluie ou le vent avaient effacé aux poussières muettes leur successif passage.

IV

Les Villes ! parmi les vergers où les tireurs d'arc qu'on aperçoit gesticulant à travers les arbres percent des cibles

en forme de cœurs et de bêtes et atteignent de leurs flèches, par parade, les fruits mûrs qui pendent aux branches, près des fleuves où des barques croisent leurs rames et leurs proues façonnées de simulacres protecteurs et leurs poupes dont les pavillons de soie traînent en l'éventail des sillages, au bord des routes où passent les marchands, les vagabonds et les astrologues, près de la mer, les Villes ouvraient leurs portes de chêne, de bronze et d'or à la Guerrière inconnue.

Les grandes dalles des places sonnaient sous le sabot de son cheval et, parfois, au lieu d'une simple curiosité à la voir c'était un enthousiasme pour sa vaillance et des cloches l'accueillaient et des palmes qu'elle détournait du geste.

Souvent son renom de victorieuse était parvenu là par quelque chevalier qu'elle avait vaincu sur les chemins et fier de montrer sur ses armes faussées la trace des coups reçus et, à sa poitrine, une délicieuse et douloureuse blessure, baiser cruel de la Vénus armée.

L'Agressive avait tiré l'épée de la Fée dont l'esprit était en elle et elle se plaisait, avec une morne ardeur, à sa tâche. Souvent, elle appuyait la pointe aiguë sur quelque cœur prostré de défaite pour l'audace d'avoir aimé, et, parfois, c'était comme pour assouvir un instinct secret si les yeux ou la voix du téméraire lui rappelait quelque chose du frère perdu ! et, partout ainsi, elle rentrait un incessant fantôme formé de profondes mémoires, et qui renaissait toujours, et toujours, obéissant à un despotisme supérieur, — le même qui lui avait ravi sa joie — elle s'acharnait contre les apparences du passé, cherchait de nouveaux combats et souffrait dans son âme aveugle.

V

Quand il traversait les hameaux les filles enamourées suivaient la poussière de son cheval et s'accrochaient à sa selle pour baisser sa main sous le froid gantelet qui glaçait leurs lèvres.

Longtemps, elles pleuraient le deuil de son passage

assises, dans la cendre, à l'âtre noir, ou, au seuil des portes ; et leurs longs cheveux cachaient le mal de leurs faces pâles. Parfois il croisait des cortèges de moines portant, pieds nus, avec des psalmodies, à travers des plants de cyprès dont les ombres étaient des larmes, en une bière d'ébène, des princesses mortes couchées sur des lits d'asphodèles ou des brassées de lis et à sa demande aux pleureuses : Qui était celle-là dont l'obsèque fleurie était presque nuptiale ? la réponse, à travers des pleurs : Ceci fut la petite Princesse Floriane qui vit passer le chevalier Amadis et qui est morte de l'aimer, si triste en sa chambre au haut de la tour du Ponant que le soleil avait pitié d'elle et éteignait ses rayons avant qu'ils atteignissent la fenêtre.

Des cités encorbellées de murs de pierre, vers les Fontaines où il songeait à l'écart tandis que son cheval brouait l'herbe fine, des cortèges de vierges descendaient vers lui par les chemins en lacet à travers les orges et les blés. Leurs pas légers se mêlaient au soupir du vent en leurs cheveux. Les plus folles portaient des lampes éteintes ; quelques-unes cueillaient des fleurs pour s'en parer et toutes venaient lentement à lui, en longues robes blanches, avec des couronnes d'anémones et des écharpes dorées, et longtemps, elles le considéraient sans que seulement il les vit.

Des courtisanes, ruées en désordre de rires et de pas et dont beaucoup étaient nues avec durs joyaux en leurs éclatantes toisons, lui poussaient le coude, et, alors, il se levait pour reprendre sa route et s'arrêter de nouveau, plus loin, à quelque carrefour, sur une pierre : un jour il fut suivi en sa fuite par une enfant blonde et comme pâle d'avoir longtemps songé de lui, et silencieusement elle déposa sur ses genoux un bouquet de petites fleurs dont le parfum lui fit lever la tête et il parla ainsi à la persévérente amoureuse :

« Laisse-moi car je souffre de l'irréparable douleur d'un baiser unique et interrompu. Les lèvres qui me l'ont donné se sont fermées, et celle qui était le trésor et la source inépuisable de pareilles délices m'a été ravie. Laisse-moi car je trouve en toi la mémoire d'elle. Vos

cheveux seraient pareils s'il était une chevelure qui valut la sienne mais tu n'es qu'une image perfide et une illusion de ce qui fut, et cesse de vouloir en éveiller le mensonge, toi qui ne peux m'en rendre l'identité car il me manquera toujours de croire que tu puisses être celle qui n'est plus. Ah ! si tu étais plus elle que tu ne sembles l'être et autre qu'une apparence approximative où je retrouve toute ma douleur sans pouvoir y intégrer ma joie, comme je me précipiterais vers tes bras, mais, va-t-en, quelque mystère m'a frustré de mon bonheur et l'énigme de moi-même n'est pas à se résoudre. »

Et comme l'Enfant le regardait avec des yeux qui semblaient l'encourager à quelque connivence crédule dont l'acquiescement dissoudrait l'obscuré astuce, il la repoussa et mit le pied à l'étrier.

Elle se pendit à son cou et se laissa enlever jusqu'à la selle, mais un cabrement du haut cheval secoua l'étreinte des bras frêles et elle tomba à la renverse parmi les fleurettes de son bouquet éparpillé ; et le chevalier galopa loin d'elle, sans tourner la tête, sur son palefroi, la menaçante corne de son frontail en arrêt, rué vers l'ombre, à travers le crépuscule comme pour enfoncer son maître plus profondément en l'inextricable dédale d'un destin ?

VI

Il parcourut des plaines immenses sous la nuit, l'aurore et le midi et, au tomber du soir, il entra dans une grande forêt de fleurs et d'arbres, poussée le long de la mer, sur des dunes rongées de vent et d'écume. Des souffles mélancoliques mouraient parmi le feuillage.

La futaie où il errait était comme un emblème de douleur et l'effet d'un miracle de nature. Des formes captives souffraient dans les troncs où larmoyaient des résines cristallines ; des nodosités de branches étaient des gestes de poings fermés ; des racines se crispaien semblables à des pieds pris au sol, et d'étranges oiseaux nocturnes, sinistres songes, heurtaient en un lourd choc la masse aveugle de leurs plumes. C'était la forêt merveilleuse grandie sur

l'espace désert d'un ancien paradis et il semblait, aux soupirs épars dans les feuilles, que des ombres de douces âmes y attendissent quelqu'un.

Arrivé au bord d'une mare où son cheval buvait en baissant la tête il vit un autre chevalier sur la berge opposée.

Il était vêtu d'armes pareilles aux siennes, seulement une belle chevelure s'écbappait du casque et la cuirasse bombait sur un sein de femme, et tous deux, masqués et inconnus, se considéraient en silence, tandis que, du mufle de leurs chevaux, les oreilles pointées et la queue inquiète, tombaient des gouttes, comme des larmes, dans l'eau ?

Il lui sembla aux cheveux reconnaître l'Enfant qui ressemblait à la sœur perdue et il l'interpella :

« Est-ce bien toi qui viens encore à ma rencontre, Etrangère obstinée ? sous un aspect guerrier et comme si tu voulais de force imposer à ma mémoire un aspect illusoire et violenter ma fidèle douleur et qui m'importunes ! »

Et sa voix était sourde et rude sous le casque.

Et la fraternelle guerrière lui répondit d'une parole qu'amplifiait la cavité sonore de la visière.

« Je ne sais ce que tu veux dire, énigmatique parleur de l'ombre, mais je hais ta race amoureuse et brutale, à cause d'un amour arraché ! dont tu es le fantôme. »

Et le pouvoir de la Fée et du Génie pour conjurer quelque occurrence réconciliatrice et dessillée, par la colère de ce défi, au nom de choses mystérieuses, les poussa à combattre.

Il fondirent l'un contre l'autre et leurs chevaux s'affrontèrent tête contre tête tandis qu'eux, dans l'ombre, debout sur leurs étriers, se frappaient, à grands coups de glaives, si fort que leurs cuirasses en pièces dénudèrent leur chair et en même temps avec un double cri de haine et d'amour tous deux se blessèrent.

Il s'étaient reconnus en ce cri, et, face à face, démasqués, comme si avec leurs armures brisées fut tombé le redoutable enchantement de misère et d'absence par qui ils périssaient, ils se regardaient à travers le crépuscule qui allait bientôt être pour eux la nuit éternelle, ils se

regardèrent par delà les années et le sort, et le songe évanoui, et chancelants, enlacés ils churent côte à côte dans l'herbe haute.

Et l'un deux murmura dans l'ombre car la Mort fait douce la voix, le soir !

« Quelle étrange folie nous a séparés, ô mon âme, pour l'aventure ambiguë où nous périssions victimes hélas ! d'un pouvoir supérieur et surnaturel qui prit la place de nous-mêmes et que nous avons surmonté trop tard.

Par la force de quelle hostilité tout cela est-il arrivé ? En l'impuissance de notre inconscience nous avons souffert l'un de l'autre par une mystérieuse et double absence qui était d'être autres que nous ne nous souhaitions et quand notre mortelle erreur se dissipe enfin, c'est pour mourir des blessures que nous nous fîmes alors qu'en proie à ce triste songe dont nous sommes éveillés pour nous rendormir à jamais en l'oubli funèbre !

Quelle étrange folie, ô mon âme, et comme ce soir est beau malgré la sanglante rosée dont l'herbe ploie. Regarde : l'astre qui brûla jadis à notre ciel consume entre les branches son inextinguible et dévoratrice clarté.

Mais comme ce songe a été long ! plusieurs fois nous fûmes au point de l'interrompre, entre autres où cette étoile se mira dans un lac pour nous avertir que nous étions là.

Ah ! comme nous tendions à vaincre le sortilège qui nous accabliait car malgré l'horreur de l'aventure nous nous étions présents par la pensée et nous conservions, enfoui sous l'obscurcissement passager et la cendre de notre joie, l'idée de notre amour. Les bons chevaliers qui venaient ployer les genoux devant toi et dont tu répudiais l'hommage étaient des retours abdicateurs de moi-même et les vierges repoussées à vouloir m'aimer furent d'occultes tentatives du rappel de ton amour à ma folie, mais il fallait que le double cri, douloureux et efficace du sortilège transgressé par l'accord rénovateur de nos désirs, fut poussé, dans le désastre d'une nuit funeste, pour que nous nous reconnussions.

Ecoute, le feuillage ne frissonne plus, les souffles qui y étaient nos douces âmes d'autrefois sont rentrés en nous

et notre dernier soupir, ô mourant, ô mourante, fera seul tressaillir la paix des grands arbres. »

Et côte à côte, en leur jeunesse détruite et reconquise, parmi l'herbe et les hautes fleurs silencieuses, ils gisaient, en l'accord d'une étreinte mortelle, unir leurs blessures muettes et leur sang taciturne.

HENRI DE RÉGNIER.

AUTOBIOGRAPHIE DE WALT WHITMAN

Walt Whitman est mort. Le 24 janvier de cette année, le *New-York Herald* consacrait au *seul* poète américain un article :

« Entre maintes autres choses, Walt Whitman réprouve la littérature nécrologique.

Dans un de ses poèmes il a pris soin d'exprimer le peu de cas qu'il fait d'une forme de littérature qui (on l'a dit) enrichit la mort d'une nouvelle terreur.

« Quand je lis le livre, la biographie fameuse, C'est ceci donc, (me dis-je) que l'auteur appelle la vie d'un homme ?

Et de même quelqu'un, quand je serai mort et en allé, écrira ma vie ?

Comme si aucun homme savait quoi que ce soit de ma vie.

Je pense souvent que moi-même je sais peu ou rien de ma propre vie réelle.

A peine quelques suggestions, quelques vagues, diffus points de repère, déroutants, chercherai-je à retracer ici pour mon propre usage. »

Son histoire se poursuit ainsi :

« Je suis né, le 31 mai 1819, dans la ferme de mon père à West Hilles, L. I. Etat de New-York. Les gens de ma famille, la plupart fermiers ou marins furent du côté de mon père d'origine anglaise ; du côté de ma mère (Van Velsor) d'origine hollandaise. Il y eut d'abord, et longtemps, une grande famille d'enfants ; j'étais le second. Nous fûmes à Brooklyn quand j'étais encore en robe, et là à Brooklyn je grandis hors de mes robes ; puis comme garçonnet, ensuite comme garçon, je fréquentai les

écoles publiques, d'abord, et pris du travail dans une imprimerie.

A seize ou dix-sept ans seulement, et pour deux années, j'allai enseigner dans les écoles rurales, dans les comtés de Queens et Suffolk (Long.-Island) et je vécus ça et là.

Puis retournant à New-York, je travaillai comme imprimeur et écrivain (avec parfois un écart « poétique »).

1848-49. — Vers cette époque je partis faire un voyage de loisir et de travail (avec mon frère Jeffe) à travers les Etats du centre et descendant l'Ohio et le Mississippi.

Demeurai pour un temps à la Nouvelle-Orléans, y travaillant (ai vécu pas mal de temps dans les Etats du Sud). Après un temps retournai vers le Nord, remontant le Mississippi, le Missouri, etc... ; et, par la voie des grands lacs Michigan, Huron, Erié, aux chutes du Niagara et le bas Canada, rentrant enfin à travers l'Etat de New-York et descendant l'Hudson.

1851-54. — Occupé au travail du bâtiment à Brooklyn (pour quelque temps, au début, m'étais occupé à imprimer un journal quotidien et un hebdomadaire).

1855. — Perdis mon cher père cette année... commençai à imprimer « *Brins d'herbe* » pour de bon, après maints manuscrits, fontes et refontes. (J'eus grande peine à laisser de côté les « touches poétiques. » mais j'y parvins, à la fin.)

1862. — Au mois de décembre de cette année, descendis vers le « théâtre de la guerre » en Virginie. Mon frère Georges porté comme grièvement blessé à la bataille de Fredericksburg (pour 1863 et 1864 voir *Specimen Days*).

1865-71. — Classé comme employé (jusque fin 73) au ministère de la Justice, à Washington.

(New-York et Brooklyn semblent plus mon *chez moi* : j'y suis né et y fus élevé et y vécus, enfant et homme, pour trente ans. Mais je vécus plusieurs années à Washington et ai visité, y séjournant, la plupart des villes de l'Ouest et de l'Est).

1873. — Cette année je perdis ma chère, chère mère et, un peu avant, ma sœur Martha (les deux meilleures et douces femmes que j'aie jamais vues et connues, que je compte jamais voir.)

Même année une prostration soudaine de paralysie qui couvait en moi depuis plusieurs années, s'était manifestée temporairement déjà mais avait été vaincue. Mais maintenant attaque sérieuse, irrémédiable. Le docteur Drinkard, mon médecin de Washington (de premier ordre) dit que c'était le résultat de ma tension nerveuse à Washington et aux avant-postes en 1863-64-65. Je ne crois pas qu'un homme plus gaillard, plus robuste, et plus sain ait jamais vécu, que moi de 1840 à 1870. Ce qui m'incita le plus à m'en aller de gauche et de droite faire ce que je pouvais pour les souffrants, les malades et les blessés fût le sentiment de ma force et de ma santé (je me considérais comme inulvérable.) J'abandonne le travail à Washington et vais m'installer à Camdem, N. J. où j'ai vécu, depuis, et où (sept. 1889) j'écris ces lignes.

« Une longue époque de maladie ou de demi maladie, avec quelques répits. Durant quoi ai révisé et imprimé tous mes livres — publié « Rameaux de Novembre » — et entre temps, des voyages aux Etats de la Prairie, aux Montagnes Rocheuses, au Canada, à New-York au lieu de, ma naissance, à Long-Island, et à Boston. Mais la faiblesse physique et la guerre — paralysie expliquée ci-dessus — se sont appesanties sur moi de plus en plus ces dernières années. »

Le journaliste américain parle ensuite du banquet que lui offrirent le jour de son anniversaire, le 31 Mai 1889, « ses confrères ». Il cite des toasts: de M. Gilder, par exemple, sorte de parnassien talentueux qui a cette supériorité sur nos parnassiens de France qu'il s'incline très bas devant la « forme » — ô *absolument* libre — du poète des « *Brins d'herbe* ».

Il cite une lettre de l'anglais M. Rosett qui dit : « Je le considère comme prééminent entre les fils des hommes par sa large humanité — large, profonde et resplendissante, — et par sa puissance de donner la plus profonde et la plus universelle expression aux plus profonds, aux plus universels sentiments. »

Le beau poète, le sociologue William Morris, salue Whitman comme un ami vénéré et ajoute : « Je le regarde

comme l'un des hommes sans qui la poésie dégénérerait en truc littéraire, sans sincérité et vide, sans valeur pour tous ceux qui mettent quelque prix à la vie ».

D'autres parlent, leur toast est peu digne d'être traduit. Whitman, enfin, à l'étonnement des reporters, prononce « moins de deux cents mots » (on connaît le bavardage proverbial des Yankees) et, admirablement : « Je ne me sens nullement commandé de faire un discours, je n'en tenterai donc aucun ; tout ce qu'une conviction impérieuse m'a dicté, je l'ai imprimé dans mes livres de poèmes ou de proses. Donc, salut et adieu ! »

N. B. Quelques pages de Whitman ont été traduites en français; la première, *Etoile de France* (traduite par Jules Laforgue, et imprimée dans *la Vogue*) est un généreux et enthousiaste salut d'espoir à la vaincue de 70 — et je crois que cette voix domine d'assez haut, en somme, le vil et plat flagornage d'U. S. Grant, le boucher-président, politicien dont l'attitude vraiment immonde indigna le Père Hugo. — J'ai offert il y a deux ans *pour rien* une traduction de Whitman à l'éditeur Savine, il me fut gracieusement répondu que l'auteur de *Brins d'Herbe* était « trop peu connu ».

F. V.-G.

DES CRITIQUES ET DE LA CRITIQUE

« Il faut, a dit La Bruyère, qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages ». Je ne sais si ceux de nos contemporains que l'on encense suivent le précepte du moraliste, mais ceux-là qui sont blâmés et critiqués me paraissent le méconnaître. L'écrivain voit dans tout Aristarque un ennemi acharné et de son œuvre et de sa personne, et ce sentiment ne s'exerce pas seulement contre quelques insulteurs professionnels, mais contre les plus graves et les plus scrupuleux des critiques. De là ces reproches de férocité, ces accusations de méchanceté notoire, jetés à quelques-uns de ceux qui furent conduits par les circonstances, ou par leurs dispositions naturelles, à porter un jugement sur les écrits actuels ; de là aussi la nécessité d'une justification pour les *méchants* et les *féroces*. Nul du reste n'étant en réalité plus critiqué que ces critiques, il est bon de leur conférer un instant pour défendre leur façon d'agir, les droits que l'on reconnaît au moindre des romanciers.

Et d'abord, grossièrement, on peut diviser les critiques en quatre grandes classes : Celle des mauvais critiques, celle des critiques subjectifs, celle des critiques historiens, celle des critiques dogmatistes (il est bon de faire remarquer que les critiques des trois dernières classes peuvent également appartenir à la première).

Si l'on admet — comme on veut le faire habituellement — que le rôle de la critique est de désigner les belles œuvres, de les primer et de les couronner, on peut dire que le mauvais critique est en réalité le meilleur. En effet, le mauvais critique est doué d'un instinct merveil-

leux qui lui permet infailliblement de discerner une belle œuvre, et par conséquent de l'insulter ; mais le raisonnement n'ayant dans une telle affaire que fort peu de part, nous n'insisterons pas sur cette classe, généralement moins décriée que les trois autres, car les écrivains qu'elle loue étant les plus nombreux, puisque les plus médiocres, la soutiennent.

Le critique subjectif est une manière de parasite ; généralement incapable de produire par lui-même et de tirer de sa substance des idées propres à être bellement agencées, il se borne à butiner les idées des autres. Il vit de paraphrases, parfois ingénieuses, de commentaires, souvent lourds, mais toujours aux dépens d'autrui. Le fond de sa nature est l'élegie, — si par élegie on entend l'intervention inopportunée de l'être transitoire au milieu des essences, — aussi, s'il est doué du sens de l'hyperbole, il arrivera rapidement à faire de sa personne le centre du monde intellectuel, il se considérera comme la raison des œuvres, comme leur fin aussi, et Goethe n'aura écrit *Faust*, que pour fournir matière à quelque scribe. Le critique subjectif pousse à l'extrême cette préoccupation de lui-même, car non seulement il nous dit l'état de son âme, mais encore, s'il parle de *Don Juan*, il nous narrera les bonnes fortunes qui lui advinrent ; s'il cause sur *Rubenpré*, il contera ses succès dans le monde et ses gestes de cavalier accompli, et s'il nous entretient de *Porthos* — tout arrive — il nous confiera des détails sur sa force physique et sur ses goûts culinaires. Feu Jules Janin pratiqua magistralement cette sorte de critique, il en transmit les secrets à M. Sarcey qu'il confia mystérieusement à un petit professeur de province qui sévit dans les journaux sous le nom de Jules Lemaître. Quant à la valeur de cette *littérature*, on comprend facilement qu'elle dépend de la valeur de celui qui la pratique, et il faut reconnaître que quelques assez bons écrivains en ont parfois adopté la coutume.

Stendhal, Sainte-Beuve, Monsieur Taine, sont les parfaits modèles du critique historien dont Monsieur Taine a ingénieusement établi le catéchisme (1) : « *Etant donné une*

(1) H. Taine, *Histoire de la Littérature anglaise* : Introduction.

littérature, une philosophie, une société, un art, telle classe d'art, quel est l'état moral qui la produit? et quelles sont les conditions de race, de moment et de milieu les plus propres à produire cet état moral? » Voici le but des critiques historiens. (1) » *Chaque sorte d'art a son germe spécial dans le large champ de la psychologie humaine; chacune a sa loi... Ce sont ces règles de la végétation humaine que l'histoire à présent doit chercher; c'est cette psychologie spéciale de chaque formation spéciale qu'il faut faire; c'est le tableau complet de ces conditions propres qu'il faut aujourd'hui travailler à composer.* » Tels sont les principes des critiques historiens. Il n'est pas le lieu ici d'objecter à M. Taine, qu'il a attribué dans la formation de l'œuvre d'art une influence trop prépondérante au milieu et au moment, qu'il a par trop négligé l'individu, qu'il n'a pas assez considéré la réaction de l'artiste sur son temps, combien souvent il le dirige au lieu de le suivre, combien il lui échappe par ses goûts, par sa fréquentation des génies morts et immortels, par sa « fidélité aux idées universelles » suivant le mot d'Emerson. Ce que je veux dire, c'est que la tâche du critique historien, si ardue et si difficile déjà lorsqu'il s'agit d'une littérature passée, d'un écrivain dont des siècles nous séparent, est à peu près inapplicable à nos contemporains, car nous ne pouvons guère écrire sur chacun d'eux « ce chapitre d'analyse intime » qui est, suivant M. Taine, nécessaire pour les expliquer: documents et renseignements nous manquent, et d'autre part nous sommes assez mal placés pour savoir quel est l'état moral de notre temps. D'ailleurs l'école des critiques historiens qui a produit deux chefs-d'œuvre: *Port Royal* et l'*Histoire de la littérature anglaise*, lorsqu'elle a mis en œuvre des matériaux nombreux et qu'elle a étudié des manifestations lointaines, s'est montrée assez embarrassée pour appliquer sa méthode au temps présent. Les *Lundis de Sainte Beuve*, et quelques études de M. Taine en font foi.

Si donc nous n'adoptons, pour la pratiquer, aucune des

(1) H. TAINÉ, *Histoire de la littérature anglaise*: Introduction.

sortes de critiques dont je viens de parler — sortes que l'on peut d'ailleurs subdiviser en classes assez nombreuses, et selon qu'elles empiètent les unes sur les autres, car les types parfaits sont rares — il ne nous restera que la critique dogmatique, qui devient, nous l'allons voir, une critique de combat. Un critique dogmatiste est celui qui s'étant fait, sur le monde, sur les hommes, sur l'art, des opinions métaphysiques et logiques, qu'il systématise volontiers, classera les œuvres d'après le canon qu'il a établi et les jugera suivant qu'elles s'en éloignent ou s'en approchent. Si le dogmatiste ne cherche pas à réaliser ses idées, c'est-à-dire s'il n'est ni philosophe, ni poète, s'il se borne à critiquer, il sera simplement ce qu'on nomme un incompréhensif, inapte à goûter certaines choses, et il qualifiera durement toute manifestation esthétique contraire à l'ensemble de ses doctrines. Ainsi faisaient ceux qui jadis tenaient pour les règles d'Aristote, ainsi font aujourd'hui ceux qui estiment que le XVII^e siècle nous a donné, en toutes choses, des modèles dont il est malséant de s'écartier.

Lorsque le dogmatiste est un artiste, sa critique se transforme en une polémique constante, qui permet à beaucoup de le taxer non seulement d'incompréhensif mais encore de féroce. Il devient un lutteur qui prend le plus souvent l'offensive, un combattant hargneux et dur, parfois sans pitié. Cette attitude, malgré sa *cruauté*, est cependant une des plus justifiables que je sache.

En effet l'artiste, le poète, l'écrivain vraiment digne de ce nom, vit d'idées. Il ne les met pas simplement en œuvres, elles deviennent parties intégrantes de lui-même, ce sont des forces qui concourent à son existence, qui sont nécessaires à sa parfaite harmonie. Ces idées, il les doit donc conserver soigneusement, surveiller leur épanouissement, empêcher leur destruction ou même leur diminution, de la même façon que les peuplades sauvages gardent et cultivent les aptitudes physiques qui sont les conditions de leur existence. La vie psychique, si elle a des lois différentes des lois de la vie physiologique a aussi des lois semblables. Les idées, étant des forces, luttent entre elles comme luttent des vertus corporelles, comme

elles, elles doivent se sauvegarder, sinon la catégorie d'individus dont elles sont les directrices tendra à disparaître comme tend à disparaître une espèce plus faible. Donc tout être qui vit d'idées, doit accroître en lui l'énergie conservatrice de ses idées, il doit lutter pour elles et les défendre contre les idées ennemis.

Aussi, faisant de la critique, il ne pourra la faire qu'en combattant. Les hommes, pour lui, ne deviendront que les chevaliers d'essences hostiles à sa propre essence, l'individu disparaîtra derrière l'idée qu'il incarne, et seuls, ceux qui ne sauront pas faire cette distinction capitale, traiteront ce dogmatiste de spadassin amateur de coups, cherchant uniquement à frapper un rival. On lui reprochera de manquer à l'indulgence qu'il doit à ses semblables, d'être dépourvu de la divine et nécessaire bonté. Ce reproche a été fait à bien des théologiens, à bien des philosophes, hommes doux et bienveillants de nature, pitoyables à leurs frères autant que durs à eux-mêmes et, cela simplement parce qu'ils se montraient irréductibles idéologues, et acrimonieux disputeurs. Cependant on ne pouvait en bonne justice obliger Plotin ou St-Irénée, à méner les gnostiques ennemis de leur métaphysique ou de leur foi, puisque cette foi et cette métaphysique étaient nécessaires à leur existence morale.

Quelques éclectiques ont essayé, je le sais, d'accorder ces choses contradictoires. Le beau est partout, disent-ils, soyez larges, indulgents, cherchez le beau et vous le trouverez.

Où est le beau ? pourrait-on demander à ces rhéteurs. Ils seraient embarrassés pour répondre, et s'ils répondraient, on verrait que le beau qu'ils conçoivent, ne se trouve pas dans tout. Si le beau est pour moi réalisé dans le Phédon et dans les Ennéades, dans le Prométhée d'Eschyle ou dans l'Hamlet, je ne saurais le reconnaître dans une ordure médianienne, dans un roman mondain, ou dans un vaudeville, et peu m'importera si roman ou vaudeville sont impeccablement exécutés d'après les règles d'un canon préalablement établi, puisque c'est ce canon que je repousse. C'est ce canon que je dois combattre, et toute œuvre qui s'y rattache je la dois rejeter, parce

qu'elle est attentatoire à moi-même, parce qu'elle m'est hostile et nuisible.

Ce que l'on doit exiger du dogmatiste polémiste, c'est la bonne foi et c'est la sincérité, mais n'est-ce pas cela qu'il faut exiger de tout homme tenant une plume ? même si cet homme ne se range pas dans la catégorie des critiques dits incompréhensifs, comme j'ai voulu m'y ranger avec M. Ferdinand Brunetière.

BERNARD LAZARE.

LES LIVRES

La Conquête du Pain, par Pierre KROPOTKINE
(Tresse et Stock, éditeurs.)

Ce livre vient à son heure, puisque c'est celui d'un anarchiste, d'un des plus respectables et des plus admirables parmi les révoltés que fit notre société. Il vient à son heure dans notre pays, puisque c'est devenu une coutume pour les économistes menteurs, pour la presse ignorante dont les opinions sont guidées par les fonds secrets et pour la bourgeoisie lâche, de représenter les anarchistes comme un ramas de criminels, n'agissant qu'en vue de leur bien propre et au mieux de leurs intérêts personnels. Pour tous ceux dont je viens de parler, un anarchiste n'est qu'un dévoyé ou un ouvrier fainéant qui, sous couleur de révolte, veut tenir de l'assassinat et du vol la journalière existence qu'il ne veut demander au travail mercenaire. Hâtons-nous de le dire, s'il est dans ce temps, comme il fut en bien d'autres, des outlaws à qui il répugne de se vendre pour ne faire que mourir de faim; s'il est des exaltés qui se rebellent contre les lois existantes, la dureté de ces lois mêmes, la monstrueuse injustice qui partout se manifeste, suffisent à justifier leur révolte, et l'on comprend que des assoiffés de bien pratiquent ce que l'on est convenu d'appeler le mal. Quand non seulement des vieillards, mais des hommes vigoureux meurent d'inanition (il suffit de parcourir les faits divers d'un journal pour constater que ceci n'est point une hyperbole), quand des enfants de douze ans se suicident en écrivant: « depuis

longtemps déjà je m'ennuyais », on conçoit que quelques âmes ulcérées en arrivent à déclarer l'ordre social responsable de cela, et à considérer la société qui prétend veiller au bien-être de tous, comme incapable, impuissante et mauvaise. De là à la combattre par tous les moyens, il n'y a qu'un pas.

Malgré ce que nous disons ici, il est peut-être bon d'attester à ceux qui ne veulent ni voir ni entendre, qu'un anarchiste n'est pas seulement un destructeur aveugle, qu'il est capable d'être un théoricien, aussi remarquable que ces messieurs des sciences morales et politiques, sachant ce qu'il veut, et cherchant, par des procédés logiques et rationnels, à faire advenir la justice qu'il conçoit et qu'il veut réaliser. *La Conquête du Pain* vient à son heure, pour affirmer cela une fois de plus. Certes ceux qui volontairement négligent ou affectent de négliger les écrivains anarchistes ne se montreront pas plus équitables pour Pierre Kropotkine. Ils n'ont prêté aucune attention à Tchernikewsky, à Herzen et à Bakounine en Russie, à Max Stirner et à Dürhing en Allemagne, à Proudhon et à Elisée Reclus en France, à Spies en Amérique, à W. Morris en Angleterre, ni même au pontife Herbert Spencer dont M. Th. Randal a signalé ici les doctrines purement anarchistes (1) : ils n'entendront pas davantage Kropotkine. Néanmoins, quelques esprits non prévenus pourront trouver profit à la lecture du livre de celui dont les ennemis mêmes reconnaissent « *la valeur scientifique et la probité personnelle* » (2).

La dernière œuvre de Kropotkine : *Les Paroles d'un Révolté* était une œuvre de polémique ardente et vigoureuse, dirigée contre la société bourgeoise et le régime capitaliste; l'œuvre d'un apôtre que la misère et l'oppression de ses semblables avaient ulcéré, que les dols, la férocité, la partialité flagrante des gouvernants avaient indigné; l'œuvre d'un propagandiste qui appelait à lui toutes les énergies contemporaines, pour lutter contre le capital

(1) *Figarisme et Socialisme: Entretiens politiques et littéraires*, (Février 1892.)

(2) F. BOURDEAU : *Le socialisme allemand et le nihilisme russe*, p. 306.

tyrannique et contre l'état oppresseur. Il agissait en critique, critique de la loi, de l'autorité, du gouvernement représentatif, de la guerre, des droits politiques. Peu de place était laissée à la théorie et cette lacune, *La Conquête du Pain* vient la combler.

Kropotkine théoricien se rattache à Bakounine et à Proudhon. Son communisme, se rapproche du système, préconisé par Bakounine, de la fédération des communes autonome et librement constituées ; il se rallie à ces paroles de Proudhon : « *Toute prime arbitrairement demandée et tyranniquement perçue, soit dans l'échange, soit sur le travail d'autrui, est une violation de la justice commutative* » et, ainsi que l'auteur des *Contradictions économiques*, Kropotkine base une partie de son système sur la puissance de collectivité de l'homme. Quant à l'anarchisme de Kropotkine, il tient aussi de celui de Proudhon, car les deux penseurs demandent à la fois l'affranchissement du travailleur et le respect de l'individu. Cet accord de la liberté économique et de la liberté politique, est la base du communisme anarchiste, que Kropotkine expose si remarquablement dans *la Conquête du pain*. D'abord Kropotkine repousse le collectivisme qui maintient dans sa conception les deux institutions qui sont le support du régime capitaliste, c'est-à-dire le gouvernement représentatif et le salariat sous forme de bons de travail. Il a fort bien vu qu'en dernière analyse, le système ne faisait que substituer au capital argent, le capital travail, dont la valeur serait soit maintenue, soit déterminée, par un arbitrage qu'exercerait une assemblée délibérante, ce qui nous ramènerait purement et simplement à ce parlementarisme dont nous pouvons actuellement apprécier les avantages. Le *droit au travail* que réclament les socialistes, ce n'est autre chose que le *droit au salaire*, c'est la création d'un « *bagne industriel* », sans compter que l'évaluation des heures de travail, la distinction entre le travail *qualifié* et le travail *simple* est chimérique. En cela Kropotkine se sépare nettement de Proudhon qui admettait les bons de travail, parce qu'il croyait la propriété individuelle nécessaire pour garantir l'individu contre l'Etat, et il réclame le *droit à l'aisance*.

Désormais, dit-il, grâce à l'effort des siècles, grâce à celui de générations innombrables mortes à la tâche, l'humanité est riche. Par la force de la science, par la puissance du machinisme, par l'accumulation des biens, elle possède un capital immense. Aujourd'hui, à l'aide des systèmes de culture intensive, le sol peut produire de quoi nourrir plus que sa population : cent hommes, à l'aide de machines, peuvent vêtir dix mille individus, cent autres peuvent extraire la houille nécessaire à chauffer dix mille êtres. Pourquoi, malgré cette richesse, la misère est-elle toujours aussi puissante, aussi abominable ? Parce que cette richesse est aux mains de privilégiés, qui prélèvent sur le travail de quelques-uns une part léonine. La misère existe parce que « *le sol, les mines, les machines, les voies de communication, la nourriture, l'abri, l'éducation, le savoir, tout cela a été accaparé par quelques-uns* ». Ces quelques-uns, par les entraves qu'ils mettent au travail, par « *la limitation consciente et directe de la production, et la limitation indirecte et inconsciente qui consiste à dépenser le travail humain en objets inutiles* », ces quelques-uns font obstacle au bien-être collectif ; ils empêchent tout être de revendiquer le droit à l'aisance, c'est-à-dire, le droit pour les travailleurs de s'emparer de la richesse sociale qu'acquièrent les aïeux, le droit de jouir du fruit *du labeur des générations passées*, le droit de vivre en homme libre et non en esclave salarié.

Pour acquérir cette aisance, pour proclamer efficacement ce droit, quels sont les moyens ? Un seul : l'expropriation au profit de tous de ce capital que quelques-uns détiennent ; la mise en commun de l'héritage des siècles, la constitution d'un communisme anarchiste, car l'anarchie mène au communisme et le communisme à l'anarchie. Cette expropriation n'est pas selon la légende bourgeoise l'acte de dépouiller chacun de son avoir, mais l'acte qui rendra aux travailleurs « *tout ce qui permet à n'importe qui de les exploiter* », de telle sorte que « *personne ne manquant de rien il n'y ait pas un seul homme forcé de vendre ses bras pour exister* » et que « *chaque être humain venant au monde soit assuré, d'abord, d'apprendre un travail productif et d'en acquérir l'habitude; et ensuite*

de pouvoir faire ce travail sans en demander l'autorisation au propriétaire et au patron, et sans payer aux accapareurs de la terre et des machines la part du lion sur tout ce qu'il produira».

Et il ne faut pas d'expropriation partielle, ce serait œuvre inutile, puisque toutes les formes d'exploitation se soutiennent et vivent l'une par l'autre ; ce que demande le communisme anarchiste c'est non seulement l'expropriation du sol, du sous-sol, de l'usine et de la manufacture que bien des collectivistes reconnaissent nécessaire, mais encore celle de la nourriture, du vêtement, de l'habitation. Comment se fera cette expropriation ? Sans nul doute par une révolution. Mais ce mot ne doit effrayer personne puisque tous les gouvernements de ce siècle, monarchie, empire ou république ont tenu leur pouvoir de la révolution. Seulement, il faudra cette révolution rationnelle et pratique, non théâtrale, et les hommes qui s'y emploieront devront être non des phraseurs parlant au peuple, mais des hommes sachant utilement le servir.

Vivre sous un régime communiste, vivre sans gouvernement, ces exigences paraissent aujourd'hui monstrueuses au grand nombre, non seulement monstrueuses mais encore inconcevables. Cependant tout observateur subtil doit reconnaître qu'actuellement les sociétés, voyant qu'elles ne peuvent plus se baser sur l'individualisme, tendent au communisme. Partout les individus se groupent, substituant l'action commune à l'action individuelle, les syndicats, les associations de secours mutuels, augmentent tous les jours leur nombre, les écrivains les plus hostiles au socialisme l'avouent : « *L'influence de ces groupes de citoyens qui se substituent peu à peu au morcellement réalisé par la révolution, va toujours grandissant,* » dit M. D'Eichtal en un récent livre dans lequel il déclare que le socialisme n'est « *qu'utopie, agitations creuses ou mal-saines excitations dangereuses, pour l'ordre public* (1). L'effort de la révolution consistera à préciser ces tendances, à les faire passer à l'acte, à réaliser en un mot le commu-

(1) E. D'EICHTAL : *Socialisme, communisme et collectivisme* (Paris, Guillaumin, édit.).

nisme, non le communisme des phalanstériens ou des théoriciens autoritaires allemands, mais le communisme sans gouvernement, le socialisme anarchiste.

D'ailleurs, de même que des tendances communistes s'exercent actuellement, des tendances anarchistes se produisent. On tend à se délivrer de l'ingérence abusive de l'Etat, on cherche à restreindre le sphère d'action du gouvernement, à élargir celle de l'individu, on vise à remplacer les lois par le *commun accord*, par *la libre entente* entre individus et groupes poursuivant le même but. Les préjugés sur l'*Etat Providence* se dissolvent tous les jours, la plus grande partie des transactions de bourse et de commerce s'effectuent en dehors de l'Etat, elles ne reposent, cela est un fait, que sur la confiance mutuelle, et les entreprises dues à l'initiative privée, le développement des groupes libres, s'accroissent tous les jours. Si l'on veut des exemples, on reconnaîtra que par exemple les réseaux ferrés qui couvrent l'Europe et qui appartiennent à cent compagnies, n'arrivent à combiner leurs efforts que par une libre entente conclue en dehors des gouvernants et des lois, sans une direction centrale. Pourquoi donc, les autres groupes de travailleurs qui se peuvent agréger auraient-ils besoin d'un gouvernement. L'inutilité du pouvoir central est flagrante : « *Aujourd'hui même, malgré l'iniquité qui préside à l'organisation de la société actuelle, les hommes, pourvu que leurs intérêts ne soient pas diamétralement opposés, savent très bien se mettre d'accord sans intervention de l'autorité.* » Si l'on objecte à Kropotkine que l'Etat exerce au milieu de ces sociétés une action préservatrice, nécessaire pour sauvegarder les intérêts du consommateur ou du voyageur, en un mot pour restreindre un peu l'exploitation du faible par le fort, il répondra que cette sauvegarde n'est actuellement nécessaire que parce que le capital existe, et en tous cas on peut affirmer que « *si des capitalistes, sans autre objectif que celui d'augmenter leurs revenus aux dépens de tout le monde, peuvent arriver à exploiter des voies ferrées sans fonder pour cela un bureau international, des sociétés de travailleurs le pourront aussi bien et même mieux.* » Tout ce que l'on dira sur le rôle

de l'Etat dans l'organisation des compagnies actuelles ne fera que démontrer ceci : c'est que l'Etat travaille à accroître la force des gros capitaux, se fait leur auxiliaire, et nuit ainsi à l'intérêt général. Mais, malgré tout, de jour en jour l'Etat abdique et abandonne quelques-unes de ses fonctions, quand il aura disparu, les effets de la libre entente (dont Kropotkine donne des exemples nombreux) pourront pleinement apparaître, grâce au libre groupement et à la libre fédération, basés sur une solidarité qui exclut toute caste et tout privilège.

Si on considère comme utopique cette fraternité possible, c'est qu'on vit par trop sur le vieil adage de Hobbes : « *L'homme est loup à l'homme* », et sur l'idée de la lutte pour la vie. On ne connaît pas assez le rôle que joue dans la conservation des espèces l'*appui mutuel*. Kropotkine (1) a compris, avec bien des naturalistes éminents, l'importance capitale de l'appui mutuel, importance que quelques-uns estiment plus considérable que celle de la lutte pour la vie. Puisque l'on a étendu à l'homme, sans trop de conteste, cette loi du strugle for life, que l'on constatait chez les animaux, pourquoi ne pas reconnaître pour lui les vertus de l'appui mutuel ? Trop d'exemples nous convient à croire que cette solidarité s'accroîtra de jour en jour, et que l'humanité en tirera profit pour s'organiser à nouveau.

Telles sont les idées que soulève, qu'expose et que défend Pierre Kropotkine dans son livre. Je n'ai pu m'étendre sur quelques parties de sa théorie ; il importe cependant de signaler ses idées sur la plus-value, d'où vient le mal, non, dit-il, par cela que la plus-value de la production passe au capitaliste, comme le veut Marx, mais par cela seul qu'existe une plus-value, qui vient de l'obligation où sont mis des hommes à « *vendre leurs forces de travail pour une partie minime de ce que ces forces produisent, et surtout de ce qu'elles sont capables de produire* ». Encore à signaler le remarquable chapitre sur l'*agriculture* et celui sur les *besoins de luxe*, dans lequel il est parlé

(1) *La Lutte pour la vie et l'appui mutuel (la Société nouvelle, janvier-février 1892)*.

de la situation des arts en la société future. Je reviendrai un jour là dessus, pour examiner quelle place l'artiste tient dans le système actuel, dans le système collectiviste et dans le système du communisme anarchiste.

Pour conclure, des œuvres comme *La Conquête du Pain* sont appelées à une considérable influence. Aujourd'hui, les préoccupations sociales hantent toutes les cervelles ; l'idée de la révolution se fait jour, ceux qui la combattent même la propagent, et tous les palliatifs, tous les remèdes que cherche une bourgeoisie que l'avenir affole, ne servent qu'à en montrer la nécessité. Un courant révolutionnaire et socialiste agite la jeunesse, non seulement la jeunesse ouvrière, mais celle qui pense, qui lit, qui écrit. L'art se soucie de devenir un art social, les poètes descendant de leur tour d'ivoire, ils veulent se mêler aux luttes, une soif d'action domine les écrivains et si pour quelques-uns le but de l'action se voile de brumes, pour beaucoup il se précise. Jamais, depuis les années qui précédèrent 1789, on ne s'est autant inquiété des besoins du peuple et de son bien. Et comme le désir de justice a grandi encore depuis un siècle, comme la haine de l'autorité s'est accrue de cela qu'on avait cru cette autorité morte, et qu'elle a revécu, cette agitation ne profitera pas au collectivisme autoritaire qui aggraverait la puissance des lois et l'oppression étatiste, mais bien au communisme anarchiste qui prêche l'absolue liberté.

* * *

La Bien Aimée, par Gilbert-Augustin Thierry (A. Colin, éditeur).

Une des marques les plus caractéristiques de cette effervescence des esprits que je signalais plus haut, est la réaction violente qui se produit plus intense chaque jour contre le naturalisme, l'école de la sensation brutale et inutile, la prétendue peinture de mœurs dont l'intérêt est désormais reconnu. Le médanisme n'a eu en réalité qu'un bon résultat : celui d'accroître le dégoût, de tout être qui veut réfléchir et penser, pour le temps présent. A montrer à l'homme les boues et les pourritures, on l'a poussé à s'évader, à chercher ailleurs son idéal, à

placer son rêve plus loin, ou plus haut. Quelques-uns ont pensé trouver la solution à leurs inquiétudes dans la recherche du meilleur état social possible, et, je l'ai dit, ils sont allés, où ils vont, vers l'anarchie bienfaisante qui les libérera du vieux monde. Quelques autres, négligeant la réalisation d'un possible bien terrestre, sont allés vers l'absolu dominateur, et ont endormi leur trouble en cherchant les essences; les causes, en scrutant l'au delà et le lendemain de la mort. Tous cherchent le bonheur, les uns ici, les autres ailleurs, mais le même eudémonisme les dirige. Parmis ceux que tentent l'occulte, et l'étude des mystérieuses destinées de l'être, M. Gilbert-Augustin Thierry mérite une place à part. Dans les trois récits qu'il a réunis: *La Bien aimée, Rediviva et la Rédemption de Lurmor*, il met en œuvre quelques-unes des idées palir-génésiques des ésotéristes modernes. L'enfer est sur terre disent ces néo-bouddhistes et néo-mages, le fardeau de nos péchés — le Karma — nous y maintient, nous n'y échapperons que par l'expiation, par la vertu de l'incarnation seconde que demandera l'être qui veut se rédimer. Ainsi sont les personnages de M. Augustin Thierry : M. de Plonor, l'expiateur, qui se libère par le pardon; Gestas qui se libère par le châtiment; Madeleine qui jadis unie à René Jaucour, revient pour se rédimer par le remords, tombe et se reconquiert, et Eva qui a failli et qui renaît pour faillir encore à sa rédemption.

Ces trois contes sont ingénieusement contés, ils ne procèdent pas d'un fantastique absurde, mais d'une théorie à la fois mystique et éthique; ils sont surtout l'histoire d'âmes en peine, que la vie humaine ne préoccupe plus, et ce parti-pris de laisser de côté la pure apparence des phénomènes, atteste que M. Gilbert-Augustin Thierry est avec ceux qui repoussent l'art réaliste et ses manifestations.

* * *

Les grandes Légendes de France, par Edouard Schuré (Perrin, éditeur).

Monsieur Schuré est aussi parmi ceux-là, et depuis longtemps. Ses études sur Wagner, son livre si curieux et si remarquable des *Grands Initiés*, le montrent

comme un idéaliste fervent, et comme un occultiste digne de prendre place à côté de Fabre d'Olivet et de Saint-Yves d'Alveydre.

Aujourd'hui, dans les légendes d'Alsace, de la Chartreuse et de la Bretagne, il cherche, non un pittoresque imaginatif, mais plutôt l'âme anonyme qui s'incarna en de mystiques personnages, ou en la déformation fabuleuse des gestes de héros réels. C'est l'histoire de l'âme celtique qu'il a voulu faire, de l'âme des vieux habitants du sol que nous foulons, habitants que Gaulois, Romains et Franks vainquirent, mais dont ils ne purent abolir le génie qui se perpétue encore dans des légendes toujours vivantes. Et M. Schuré a merveilleusement compris le sens de la légende, sa haute valeur pour le philosophe et pour l'ethnologue, pour celui qui cherche à retrouver l'esprit et l'âme d'une race, car les races enfermèrent toujours leurs plus profondes pensées, leurs plus hautes aspirations, dans des contes que les enfants et les humbles se pouvaient répéter, elles couvrirent souvent leur métaphysique du voile d'un symbole simple. Qui lira dans le livre de M. Schuré l'histoire de Ste-Odile et celle de Richardis, celle de St Patrice, de Merlin, de Taliesinn, revivra avec les vieux druides et les vieux voyants, et il saisira l'esprit des Celtes antiques, qui vit encore parmi nous.

BERNARD LAZARE.

Ont paru :

Chez Tresse et Stock : Barbey d'Aurevilly : *Théâtre contemporain*.

Paul de Réglia : *Les Bas-fonds de Constantinople*.

Chez A. Savine : Pierre Vesinier : *Comment a péri la Commune*.

Elzéar Rougier : *Selon mon Rêve*.

G. Moussoir : *Songe creux*.

Paul de Garros : *Une d'elles*.

A. Maffre de Baugé : *Chères amours*.

Chez G. Carré : A. Lamairesse : *La vie du Bouddah*.

Chez Perrin et Cie : Maurice Quillot : *L'Entrainé*.

Chez Sauvaitre : Hugues Rebell : *Baisers d'ennemi*.

Chez Guillaumin : E. d'Eichtal : *Socialisme, communisme et collectivisme*.

Chez Havard : G. Toudouze : *Le vertige de l'inconnu*.

Bibliothèque artistique et littéraire : E. Dubus : *Quand les violons sont partis*.

Chez Hachette : Henri Sée : *Louis XI et les villes*.

Chez A. Lemerre : Sully Prud'homme : *Réflexions sur l'art des vers*.

C. Benoît : *Faust* (II^e partie). — Traduction

A New-York, chez Ch. Scribner's-sons : *Vain Fortune*, par Georges Moore.

A Anvers : *Dominical*, par Max Elskamp.

Paraisent : A la librairie de l'Art Indépendant : *Tel qu'un songe*, par Henri de Regnier (il est tiré quelques exemplaires de luxe).

En souscription (au *Mercure de France*) : *Le Latin mystique (les Poètes de l'antiphonaire et le symbolisme au moyen âge)*, par Rémy de Gourmont. Tirage à 290 exemplaires numérotés (260 à 10 francs; 15 à 20 francs; 10 à 30 francs; 5 à 40 francs).

NOTES ET NOTULES

Une souscription littéraire est ouverte dans nos bureaux pour hâter l'achèvement des *Polichinelles*, dont M. Henry Becque reprend décidément la concession.

Tous mots d'esprit, saillies humoristiques, ripostes plaisantes seront reçus avec gratitude par notre administrateur qui se charge de les faire parvenir à l'auteur de la *Parisienne*.

Un Sheenhousiste du *Figaro*, chef du philippedegrandlieuisme, plaisante le style de Rochefort qui reste peut-être, le seul écrivain *français* de cet an de grâce. Aussi (la logique ne perdant jamais ses droits) n'est-il pas en France.

Nous avions (s'en souvient-on?) mis au concours la définition du vers parnassien — en voici le résultat :

1^{er} Prix — : « *Un certain nombre de pieds qui se comptent sur des doigts.* »

REMARQUE : Le squelette humain, considéré digitairement, autorise-t-il le vers de 12 pieds et l'enjambement ne commence-t-il pas logiquement après le 10^{me} pied?... » — Ce prix a été décerné à la devise *Musa pedestris*.

Le monde des théâtres : M. Sylvestre a exhibé, au dégoût des « Soiristes » mêmes, une bousculade de matelas à inscriptions ; vraiment ce fut sans noblesse.

* * *

M. Zola élève une statue à Balzac. Si le « Symbolisme » avait part à cette cérémonie (et pourquoi n'y aurait-il part?) il camperait M. Zola (en face du prodigieux idéiste), sous la symbolique forme d'une de ces boules, qui ornent les jardins de Médan, et qui déforment grotesquement le visage qu'elles reflètent.

* * *

Nous avons démontré que M. Gabriel Sarrazin (au moment précis de son existence où il « traduisait » Whitman et Coleridge) ignorait *littéralement* la langue anglaise ; de là à nier qu'il soit « le frère des Shelley, des Browning et des Tennyson » comme le veut M. Béranger, il y a loin. Toutefois, ce dernier en use librement avec les génies anglo-saxons, à notre avis, et semble en s'assimilant aux meilleurs d'entre eux, trop oublier le chantre de *Lisette*, qu'il ne faut pas mépriser.

* * *

Qu'est Ravachol ? Plusieurs hypothèses sont en présence et nous les donnons sans commentaires :

1^o C'est un martyr et un héros, on l'accuse des crimes les plus noirs pour déshonorer l'anarchie. C'est un saint idéologue.

2^o C'est un mouchard, que la police a fait évader lors du procès de Chambles ; un *indicateur* qui se promenait dans Paris sous l'œil bienveillant de la police et qu'un jeune garçon restaurateur, imprudent, a obligé à mettre sous les verrous. (La rapidité des aveux qu'a fait Ravachol, sa bonne volonté a donner les noms de ses camarades, même de ceux qui n'ont pu en aucune façon contribuer aux explosions, donnent une certaine force à cette hypothèse.) En tous cas, cet assassin, ce voleur, ce violateur de sépulture, même s'il est frotté de quelques idées vagues, pour légitimer ses instincts, même s'il a entraîné avec lui quelques exaltés sincères et honnêtes, n'a rien de commun avec l'anarchie.

3^o Ravachol n'est que l'agent d'une compagnie (occulte-

ment dirigée par M. de Rothschild). Cette compagnie résolue à de fortes spéculations sur les immeubles, aurait trouvé l'héroïque moyen des explosions, pour produire une baisse sensible.

La bourgeoisie a enfin trouvé son héros, elle l'a reconnu incessamment. Le moyen âge a eu le chevalier et le moine, elle a le délateur et le policier. En foule, les capitalistes se pressent autour de Lhérot leur sauveur; ils le couvrent d'or, ils qualifient d'héroïque cette action, après tout simple, d'aller chercher la police, et les femmes du monde viennent en équipage, admirer le glorieux jeune homme qui montra un courage si fabuleux et sauva la société.

Un conseiller municipal, directeur de journal aussi, M. Charles Laurent, a demandé au conseil, d'honorer en Lhérot tous les policiers amateurs, tous les libres chasseurs d'homme, tous les dénonciateurs, et cela en lui accordant une médaille d'or et trois mille francs de prime.

Quand une société en arrive à glorifier la plus abjecte des fonctions, cette société est morte.

Exposition des Artistes Indépendants.

Elle comprend une exposition posthume de *Georges Seurat*, sur laquelle nous reviendrons.

A signaler, les paysages d'*Angrand* et de *Henri-Edmond Cross*; cinq toiles de *Paul Signac*: *Barques*, diverses suivant les heures et suivant les saisons, barques qui filent sous des cieux lumineux, et sur des flots chatoyants.

Des paysages, des portraits, des études d'*Anquetin*. Une femme rousse, et vêtue de blanc, en une pose très douce d'alanguissement; des pastels remarquables, d'une pâte et d'une fermeté inouïe, des pochades pleines de verve, sur les aspects de la rue; une femme nue qui montre toute la science et toute la force du talent d'*Anquetin*.

Encore des *Lautrec*, un peu toujours les mêmes, des japonaiseries de *Bouvard*, des bretonneries d'*Emile Bernard*, des *Denis*, des *Ibels*, des *Roy*, etc., etc.

* * *

On n'a pas oublié l'article que publia récemment ici M. A. Germain (*Un Projet*). Comme suite aux idées qu'émettait M. Germain, voici la communication que nous recevons :

« L'« Union libérale d'artistes français » désirant donner le plus d'éclat possible à sa première exposition, dont l'ouverture est fixée au 20 avril prochain, organise un salon de lecture, prépare une série de conférences et d'auditions musicales.

MM. les directeurs de revues, journaux d'art et journaux illustrés, MM. les libraires-éditeurs sont invités : les premiers, à envoyer des numéros de leurs périodiques, les seconds, des exemplaires de leurs livres, en telle quantité qu'il leur plaira.

MM. les écrivains d'art qui voudraient faire des conférences, MM. les compositeurs désireux de produire leurs œuvres, trouveront, dès aujourd'hui, tous les renseignements au secrétariat (Palais des arts libéraux, Champ-de-Mars). »

* * *

Incessamment *Tel qu'en Songe*, poèmes de M. Henri de Régnier — où M. Ph. Gille trouvera (hélas) ! de ces vers inégaux qu'il s'est, l'année dernière, refusé solennellement à critiquer — Sera-ce le signal d'une palinodie honorable ? — Nous l'espérons.

* * *

M. Edouard Dujardin convoquera (dans les premiers jours de juin) l'élite du Tout-Paris mondain et littéraire, à l'audition du *Chevalier du Passé*, tragédie.

* * *

Puisque l'on parle d'*attentats* anarchistes, n'est-il pas bon de remarquer que les trois explosions qui ont *soulevé* Paris n'ont fait aucune victime ? Au contraire, la dernière

catastrophe due à l'indifférence, à l'incurie des compagnies minières, au mépris qu'elles ressentent pour ceux qui peinent pour elles, et à leur sordide avarice, la catastrophe d'Anderlues, a fait plus de 100 victimes.

* * *

Les récentes explosions, quoi qu'il en soit, et de leurs auteurs, et de leur but, auront pleinement dévoilé la lâcheté et la terreur de la bourgeoisie. L'affolement a été à son comble : la presse, en la personne de la plupart des directeurs de journaux, a manifesté une fureur féroce. Il n'est mesure qu'elle n'ait proposée, depuis la mise à prix des têtes, jusqu'au lynchage, jusqu'au rétablissement de la torture. D'un autre côté elle stigmatisait durement la *pusillanimité* de ces *bêtes fauves* qui, ayant contre elles la société entière, ses lois, ses gendarmes, sa police, son armée sont assez lâches pour faire sauter des êtres inoffensifs. Nous ne voulons porter aucun jugement sur les auteurs inconnus de ces *attentats* inutiles, une telle propagande par de tels faits ne nous paraissant pas nécessaire, mais vraiment de quels côtés sont les *lâches* ?

* * *

Une chose a rassuré le courageux bourgeois, c'est la persistance des dynamiteurs à s'attaquer à la magistrature. L'honnête commerçant, le banquier probe, a immédiatement abandonné ces bons juges qui le soutiennent et régularisent ses dols. Plusieurs vaillants citoyens ont proposé de réunir tous les magistrats dans une unique maison, ce qui rendrait plus facile la besogne des révoltés et, en même temps préserverait la précieuse existence des notables terrorisés.

* * *

Quelques paroles entendues, dont nous garantissons l'authenticité :

« Moi, si je tenais un anarchiste, je lui donnerai un coup de couteau... dans le dos. »

« On devrait arrêter, tous ceux qui s'avoueraient anarchistes, ou même défendraient une théorie anarchiste... »

(Paroles prononcées en divers lieux publics par deux personnes appartenant, l'une à la presse, l'autre au monde des compositeurs de musique.)

La terreur approche, terreur que voudra faire régner la bourgeoisie que les revendications sociales affolent. On parle de lois restrictives de la liberté d'écrire. Déjà, au nom de la morale, on s'acharne contre l'écrivain ; bientôt, tout cri de révolte, toute parole libre même, sera réprimée, puisqu'elle tendra à montrer au peuple son joug. N'auront le droit d'écrire, que ceux là qui voudront bien mettre un optimisme admirable au service des gouvernants.

L'auteur des *Cygnes* (si cette désignation comporte quelque précision) s'excuse auprès des *ayant-droit* qui n'auraient pas reçu ce petit volume ; il les supplie (et bien qu'il se croie de taille à affronter quelques contemporains de plus) de considérer avant de « se formaliser », que cette édition est *la propriété exclusive* de Léon Vanier, éditeur bien connu sur la place de Paris.

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

Sommaire du n° 24 (Mars 92)
des *Entretiens politiques et littéraires* :

1. M. Francis Vielé-Griffin : *Encore de M. Zola.*
2. M. Paul Valery : *Purs Drames.*
3. *La Vérité sur la Russie.*
4. M. Saint-Mleux : *La Socialisation du langage.*
5. M. Paul Adam : *Souvenir sur les hommes et sur l'apparence de Dieu.*
6. M. Bernard Lazare : *Les Livres.*
7. Notes et Notules.

Photographie Instantanée - Platinotypie

Nouveau Procédé Inaltérable. — Photographie à la lumière électrique.

GUY & MOCKEL

10, Boulevard Montmartre, 10

(Maison du Musée Grévin)

PARIS

ASCENSEUR

TÉLÉPHONE

Vient de paraître :

LES CYGNES

PAR

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

VANIER, ÉD.

Vient de paraître :

LE

MIROIR DES LÉGENDES

PAR

BERNARD LAZARE

LEMERRE, ÉD.

Sous Presse :

TEL QU'EN SONGE

PAR

Henry de Régnier

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT.

Prochainement :

LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

ET AUTRES POÈMES